

Chapitre 1

Segré jeta un dernier regard dans son rétroviseur puis accéléra. En quittant les monts du Beaujolais, lui revint en mémoire ce jour de juillet, où comme aujourd'hui, un appel de la gendarmerie de Questembert l'avait obligé à rejoindre la Bretagne. Voici treize jours, il était parti à la recherche de Mireille Aubin, disparue de son domicile et mère de Delphine, son amour de jeunesse. Deux semaines plus tard, il aurait pu se targuer de l'avoir retrouvée, et pourtant, ce n'était pas la satisfaction qui prédominait, mais l'abattement. Ce matin du 15 juillet, les propos d'un capitaine de gendarmerie l'avaient anéanti. En apprenant que Delphine n'était pas morte noyée sur une plage de Locmariaquer, trente ans plus tôt, il avait senti la terre se dérober sous ses pieds. Du tragique bain de minuit auquel elle aurait succombé ne subsistait qu'une vérité qui venait de voler en éclat. Son corps n'avait pas été emporté par les flots avant de sombrer dans les profondeurs d'un océan sarcophage : il reposait sous deux mètres de terre, à l'état de squelette. Quelques secondes avaient suffi à la pelleuse pour qu'un tragique accident se transforme en un horrible crime. Bien qu'il faille attendre les résultats de l'autopsie et des tests ADN, le pendentif retrouvé sur la victime, bijou qu'il lui avait offert, laissait à penser qu'il s'agissait bien de Delphine Aubin. Si le doute subsistait sur l'identité du corps, les causes du décès étaient connues : son crâne avait été fracassé sous les coups répétés de son meurtrier. Comme le lui avait expliqué le gradé, il allait devoir attendre un appel qui confirmerait les résultats de l'examen préliminaire, ou non...

Face à cette situation et pour épancher un trop-plein émotionnel, Segré, avant de prendre la route, avait appelé son ami Antoine Jouvence à Cancale. Après l'avoir longuement écouté, la réponse de celui-ci tint en quatre mots : « *Votre chambre vous attend* ».

Le détective jeta un œil sur l'horloge de bord et grimaça. Il lui restait sept heures de route avant de rallier le joyau de la côte d'Émeraude, sept heures à gamberger, à laisser son subconscient grignoter sa concentration au risque de perturber sa conduite. Il roula une vingtaine de kilomètres puis stoppa sur une aire de repos qu'un précepte écologique avait transformé en prairie. Simon descendit de voiture et claqua la portière avec rage avant de s'enfoncer d'un pas décidé au milieu des herbes folles. Face à un arbre qui lui faisait face, il saisit le tronc à pleines mains et hurla toute la détresse et l'impuissance qui le rongeaient. Son cri poussé, il resta ainsi de longues minutes, face à une nature indifférente qui n'était que le réceptacle innocent de sa douleur.

Quand il remonta en voiture, il sentit qu'il avait seulement évacué l'écume d'une détresse qui risquait de le submerger à nouveau. La route fut longue et les cinquante derniers kilomètres interminables. Une météo capricieuse ayant poussé les vacanciers à abandonner toute idée de baignade, ces derniers parcouraient la côte à vitesse réduite en observant le paysage. C'est éteint qu'il s'arrêta devant la grille de la villa où résidait Antoine. Deux minutes plus tard, il faisait face à son ami qui l'observa un court instant avant de le gratifier d'une accolade fraternelle.

— Vous avez une mine de déterré ! lui fit-il remarquer, avant de l'inviter à entrer. L'air de Cancale vous fera le plus grand bien. Vous êtes ici chez vous, restez le temps qu'il faudra pour reprendre figure humaine.

— Je crains qu'il ne soit compté, répondit Segré, en posant son sac de voyage d'un air désabusé. Cette affaire me mine et je ne trouverai de repos que lorsqu'elle sera résolue.

— Nous en parlerons autour d'une bonne table, j'ai commandé un homard pêché du jour que nous mangerons grillé accompagné d'un Bâtard Montrachet. En attendant, je vais vous montrer votre chambre.

Simon gagna une pièce lumineuse donnant sur un camping où s'alignaient dans la promiscuité des dizaines de mobil-homes. Antoine s'approcha de la fenêtre et observa le terrain où s'élevaient quelques arbres rachitiques.

— Et dire que quand j'ai acheté la maison, ma tendre et regrettée épouse allait y cueillir des mûres... Depuis dix ans, j'ai la sensation de ne plus être chez moi. Enfin, reprit-il en soupirant, je ne vais pas vous ennuyer avec mes états d'âme. Reposez-vous, je vais m'occuper du dîner en espérant qu'une éclaircie nous permette de manger à l'extérieur.

Quand Simon retrouva son ami une heure plus tard, ce dernier avait dressé la table sur la terrasse et s'affairait autour d'un barbecue aux braises rougeoyantes.

— Je m'apprêtais à vous appeler, seraient-ce les effluves de ce vin de Bourgogne qui vous sont montés aux narines ? ajouta-t-il, en lui tendant un verre de vin.

— Je ne pense pas ! Mon appétit, tout comme l'envie de festoyer, sont aux abonnés absents, je crains fort d'être un piètre convive.

Antoine s'approcha de lui et posa sa main sur son épaule.

— Vous êtes un grand garçon et je n'ai pas de conseil à vous donner si ce n'est de vous dégager de cette léthargie malsaine. Je n'ai qu'un mot à vous dire, secouez-vous ! Je peux comprendre que vous soyez plongé dans une profonde perplexité, mais pensez-vous que la vérité puisse jaillir d'un volcan endormi ? Ne vous laissez pas aller et ressaisissez-vous.

S'il souhaitait une réaction, il ne fut pas déçu. Segré posa son verre sur la table avec une telle rage que le pied se brisa net.

— Si vous m'avez invité avec l'intention de me faire la morale, économisez votre salive ! Je n'ai que faire de vos conseils. Sans doute ont-ils fait effet du temps où vous étiez au Quai, mais je ne suis pas l'un de vos hommes et encore moins votre subalterne.

Il quitta la terrasse puis revint sur ses pas et fit face à l'ancien commissaire.

— Moi aussi, j'ai un conseil à vous donner. Fermez-la et foutez-moi la paix !

Il rejoignit sa voiture, démarra dans un crissement de pneus puis roula sur moins d'un kilomètre avant de se garer sur un parking proche de la pointe du Grouin. De là, il rejoignit d'un pas décidé le sentier côtier qui se dessinait sur l'échine du cap rocheux.

À 19 heures, il ne restait plus que quelques promeneurs, observant la silhouette majestueuse du Mont-Saint-Michel posée sur l'horizon. À sa vue, Segré admira la baie. Puis, il reprit sa marche et s'approcha de la pointe au plus près des vagues enragées qui se fracassaient en gerbes d'écume sur la roche impassible. Simon s'assit à même le sol puis fixa le phare de la Pierre-de-Herpin qui lui faisait face. Sur sa droite, la roche granitique de l'île des Landes répercutait le cri des cormorans. Le détective ferma les yeux et respira profondément. À cet instant, les embruns eurent un goût de larmes. Frissonnant, il se leva et essuya ses yeux rougis d'un revers de manche.

Antoine avait raison. Bien que ces dernières 48 heures aient été éprouvantes, il lui fallait relever le gant. Pour Delphine et par respect pour sa mémoire, il devait savoir ce qui s'était réellement passé sur cette plage de Locmariaquer trente ans plus tôt. Quels que soient les résultats des investigations menées par la gendarmerie, c'était à lui d'enquêter, peu importait où le mènerait la vérité. Mais pas question pour autant de conforter son ami dans ses certitudes, et par fierté, il décida de se passer de homard.

Il quitta la pointe à l'heure où la clarté se confond avec l'horizon et prit la direction de Saint-Malo. Quarante minutes plus tard, il s'installait derrière une table à la crêperie *Le Tournesol* et commandait une galette saucisse accompagnée d'une bolée de cidre. Assis près du comptoir, il s'amusa de la déco, faite de bric et de broc et chinée sur des marchés aux puces. Pris par l'atmosphère chaleureuse du lieu, il se sentit réconforté, presque heureux d'être là. Lorsqu'il quitta l'établissement, il était prêt à affronter le petit sourire que son ami ne manquerait pas d'afficher à son retour.

Simon ne s'était pas trompé. À peine la porte d'entrée franchie, Antoine apparut et surjoua l'étonnement.

— Tiens... un revenant, je ne vous attendais pas si tôt ! Les hôtels afficheraient-ils tous complet ?

Segré ne lui répondit pas et saisit une bouteille de Calvados qui trônait sur un buffet avant d'en vider une large dose dans deux verres à alcool.

— Je vous propose de trinquer à notre réconciliation.

— Pourquoi dites-vous « notre réconciliation » ? Dois-je vous rappeler que c'est vous qui avez quitté cette maison sur un coup de tête ?

Il laissa passer un silence, puis, savourant sa victoire, accepta le verre que lui tendait le détective.

— Et si nous parlions de votre affaire sereinement, ne croyez-vous pas que votre Delphine mérite mieux que ces enfantillages, qu'en pensez-vous ?

Il n'attendit pas la réponse et poursuivit.

— En dehors du pendentif offert à cette personne du temps où vous la fréquentiez, quelle preuve existe-t-il que le corps retrouvé sur ce terrain est bien celui de Delphine ?

— À la minute où je vous parle, absolument rien ! Jusqu'à preuve du contraire, elle s'est noyée sur la plage de la Falaise à Locmariaquer où un jogger avait retrouvé ses vêtements.

Antoine acquiesça en grommelant.

— Quoi d'autre ?

— Le témoignage de sa collègue qui l'avait accompagnée le soir de sa disparition.

— Et c'est tout ?

— Oui.

— Hum, hum... Avez-vous envisagé que ce ne soit pas le corps de votre amour de jeunesse qui ait été retrouvé sur ce terrain vague ? Cela changerait radicalement la vision de l'affaire.

Simon haussa les épaules.

— Je n'ai écarté aucune hypothèse, reconnut-il dans un soupir, d'où l'extrême confusion qui m'habite. Le prélèvement ADN réalisé prochainement sur Mireille Aubin, sa mère, devrait nous éclairer.

— Quand le capitaine de gendarmerie doit-il vous appeler ?

— Dès qu’il aura du nouveau. Il est en contact avec ses collègues de Quiberon en charge de l’enquête.

— Attendez-vous à être convoqué par ces derniers pour identifier le bijou porté par la victime.

— Je m’y prépare...

Antoine consulta sa montre.

— 1 heure 30 ! Je crois qu’il est temps d’interrompre la séance, nous reparlerons de tout cela demain.

Les deux hommes se quittèrent sur ces mots puis rejoignirent leurs chambres respectives.

Une heure plus tard, Simon ne dormait toujours pas. Une fois de plus, ses pensées jouaient les trouble-fêtes en le privant d’un sommeil qu’il avait espéré de ses vœux. Puisque Morphée se refusait à lui, il décida de se lever. Il enfila un pantalon et un pull à même la peau, saisit son téléphone et ses écouteurs, puis, pieds nus, quitta sa chambre. Il descendit sans bruit les marches qui le séparaient du rez-de-chaussée, alla à la cuisine et ouvrit la porte qui donnait sur le jardin. De là, il gagna la terrasse et prit place sur une chaise. Les pieds posés sur la table, la tête tournée vers le ciel, il observa la course des nuages masquant à leur passage le halo blafard d’une lune au croissant écorné. bercé par la musique de Yann Tiersen, Simon resta figé ainsi, comme anesthésié par la fraîcheur de la nuit, attendant la venue du jour, un lendemain qui soit comme un renouveau.

Il fut réveillé par Antoine, qui, fidèle à ses habitudes, se levait tous les matins à 5 heures. Surpris d’apercevoir un homme dans son jardin, il était descendu pour s’expliquer avec cet importun. En découvrant Segré, il ne put réprimer un rictus désapprouvateur. Il posa la main sur l’épaule de son ami ce qui eut pour effet de le tirer de sa somnolence.

— Ah c’est vous ! lui dit-il, en étirant ses membres engourdis. La literie n’était pas à votre goût ?

Il lui sourit.

— Je crois que j’avais besoin de cet intermède introspectif pour y voir plus clair.

— Je sais que la mode de la méditation se répand telle une épidémie. Auriez-vous cédé à ses sirènes ?

— Non, je me suis seulement réconcilié avec mon double...

— Je ne vous surprendrai pas en vous disant que je laisse ce charabia aux beaux parleurs. Le principal est que vous ayez repris pied. Avez-vous faim ?

Un sourire se dessina sur le visage de Simon.

— Vous reste-t-il de ce homard dont vous m’avez vanté la fraîcheur ?

La perspective d’un petit déjeuner aux saveurs marines parut mettre Antoine en joie.

— Bien sûr ! Mais il risque d’être un peu moins frais, tout comme le Bâtard Montrachet qui vous attend depuis hier.

— Alors qu’attendons-nous ! répliqua Segré en se levant.

Deux heures plus tard, les notes iodées avaient laissé place aux sucrées et c’est rassasié que Simon rejoignit la salle de bains. Il sortait de la douche quand son téléphone sonna. Il prit l’appel et reconnut le timbre de voix du capitaine en charge de la brigade territoriale de Questembert.

— Segré ?

— Lui-même...

— Mallory à l’appareil, je viens vous informer des suites de l’enquête. L’IRCGM⁽¹⁾ se rendra ce jour au CHU de Nantes à la demande du juge d’instruction afin de procéder au prélèvement ADN sur la personne de Mireille Aubin. Concernant l’autopsie, elle devrait avoir lieu prochainement. Autre chose, vous allez recevoir une convocation afin d’être entendu dans le cadre de l’enquête au sujet du pendentif trouvé sur le corps de la victime. Où vous trouvez-vous actuellement ?

— À Cancale...

— Vous n’êtes donc pas à votre domicile !

— On ne peut rien vous cacher, répliqua Simon, un brin ironique.

— Dans ce cas, je vais en avvertir la brigade de Quiberon et lui donner vos coordonnées téléphoniques afin qu’elle puisse vous contacter.

(1) Institut de recherche criminelle de la gendarmerie nationale.

Mallory se racla la gorge.

— Je dois aussi vous dire qu'à compter de cette minute, ce seront eux vos seuls interlocuteurs. J'ai reçu l'ordre de ne plus répondre à vos sollicitations ni de rentrer en contact avec vous.

— Un ordre de votre hiérarchie ? demanda Segré, après un court silence.

— Simple respect de la procédure ! répondit sèchement le capitaine.

— C'est donc la dernière fois que nous nous parlons.

— Oui ! À moins que vous ne commettiez un délit dans la zone couverte par ma brigade.

— Ce n'est pas dans mes intentions.

— Alors c'est parfait, répliqua le gradé, avant de couper la communication.

Son téléphone en main, Simon chercha la raison de cette décision aussi soudaine que surprenante. Plus que le motif, c'est le ton péremptoire employé par le capitaine et la manière dont il avait abrégé leur conversation qui lui posèrent question. À cet instant, un frisson lui parcourut le corps et sa nudité n'était pas seule en cause. Même si sa relation avec Delphine datait d'une trentaine d'années, cette proximité avec la victime pouvait l'amener à être interrogé dans le cadre de l'enquête. Cette pensée le chagrina. Il ignorait que ses craintes allaient être confortées.

Il eut juste le temps d'enfiler un pantalon avant que son téléphone ne sonne à nouveau. Une voix masculine teintée d'un léger accent du sud-ouest résonna à ses oreilles.

— Bonjour, monsieur Segré ?

— Oui...

— Adjudant-chef Lauriot, gendarmerie de Quiberon, je vous contacte dans le cadre d'une enquête criminelle. Nous souhaiterions vous entendre dans l'affaire qui nous occupe. J'aurais besoin de votre adresse postale afin de vous faire parvenir une convocation officielle.

« *Ils n'ont pas perdu de temps...* » pensa-t-il, tout en dévalant l'escalier à la recherche d'Antoine.

Il le trouva dans le salon et griffonna à la va-vite un mot sur une page du journal que ce dernier était en train de lire.

— Notez-moi votre adresse complète, vite.
Ce dernier l’interrogea du regard dans un froncement de sourcils et s’exécuta dans la seconde. Segré reprit la communication.

— 4 impasse Port Mer à Cancale.

— Je vous remercie.

— Puis-je connaître le motif de cette convocation ? demanda Simon, innocemment.

— Je ne peux vous fournir aucun élément par téléphone.

— Je comptais me rendre à Quiberon demain, serait-il possible de vous rencontrer ?

— Je préfère que vous vous présentiez à la date prévue, lui répondit le gendarme avant de le saluer.

— Vous pouvez m’expliquer votre hâte ? lui demanda Antoine, tout en repliant l’édition du jour de *Ouest-France*.

— La gendarmerie de Quiberon souhaite m’entendre et avait besoin de votre adresse pour m’envoyer une convocation en bonne et due forme.

— Je vous l’avais dit, il fallait s’y attendre, la procédure suit son cours, rien de plus normal. Pourtant, vous me semblez inquiet, serait-ce cet appel qui vous préoccupe ?

Simon se frotta les tempes en soupirant.

— J’ai un mauvais pressentiment, d’autant que le ton employé par ce gradé ne me dit rien qui vaille.

— Ne vous mettez pas martel en tête, vous pouvez me croire. Ils vont vous demander d’identifier le bijou porté par la victime, rien de plus.

— Puissiez-vous dire vrai... !

Jouvence reprit.

— Vous ne m’aviez pas dit que vous comptiez aller à Quiberon ?

— Il me faut combler le vide qui rend cette attente insupportable, je partirai en début d’après-midi.

— Et que faites-vous de la convocation ?

— J’aviserai en temps voulu... Le temps que le courrier vous parvienne, ça me laisse un peu de répit, répondit Segré, avant de remonter dans sa chambre.

Quand il en descendit un quart d'heure plus tard, son ami l'attendait coiffé de son éternelle casquette à carreaux.

— Vous m'accompagnez au marché ? Cela vous fera le plus grand bien de prendre l'air.

— Pourquoi pas, répondit-il, sans plus d'enthousiasme, mais au retour, je consulterai les articles consacrés à la découverte du squelette sur votre ordinateur. Peut-être en apprendrai-je davantage ?

— Vous pourrez en user tant qu'il vous plaira.

Il fallut dix bonnes minutes de marche aux deux hommes pour rejoindre la rue principale. Transformée en un immense étal, la chaussée voyait déambuler touristes et locaux dans une cohue polyglotte. D'habitude sensible à ces atmosphères, Simon semblait absent, les pensées tournées vers un horizon chargé de nuages. Une fois de plus, depuis son arrivée, son moral jouait au yoyo dans un incessant ballet déprimant. Alors qu'il flânait en compagnie d'Antoine, à 180 kilomètres de là, l'enquête s'accélérait.

À 10 heures 15, deux gendarmes en civil, mallettes en main, se présentèrent à l'accueil du CHU de Nantes. Devant leur requête, la préposée au service décrocha son téléphone et leur demanda de patienter. Trente minutes plus tard, une brune d'une quarantaine d'années, les cheveux tirés en arrière, sortit de l'ascenseur et vint à leur rencontre d'un pas énergique.

— Messieurs... leur dit-elle, tout en consultant sa montre accrochée à la pochette de sa tunique. Je suis infirmière coordonnatrice dans le service d'hématologie.

Les deux hommes lui présentèrent leurs cartes tricolores, puis, sans un mot, la commission rogatoire délivrée par le juge.

— Je pense qu'il est impossible d'y déroger ?

— Impossible en effet ! répondit le plus jeune des deux gendarmes.

— Dans ce cas, vous devez savoir que cette patiente souffre d'une leucémie aiguë et se trouve de ce fait en chambre stérile. Pour y pénétrer, vous devrez donc vous équiper et serez accompagnés par un membre de l'équipe soignante.

Le ton sec témoignait d'un certain agacement.